

Tête de Mêlée

(SUITE)

La Première Communion, l'imminence du lycée excitent la fierté de Justin. En vacances, à X-sur-Mer, son père, enragé chasseur, le soustrait d'autorité au joug tâtillon ou méchant de Mme Gélino et d'Elisa. Un jour qu'Elisa veut le corriger comme elle en a l'habitude, il lutte désespérément et l'étrangle à moitié.

Au Lycée Gambetta où Justin a fait cette déso-lante découverte qu'on ne joue pas, la gymnastique, la « gym », n'offre que de maigres compensations. Souvent, le dimanche, M. Gélino emmène Justin à la chasse, et le garçon aime et admire son père. Soudain, en troisième, un camarade : Michard, l'initie aux sports athlétiques. Michard est fanatique de la course à pied et bientôt dans la cour du lycée, malgré le gravier et la foule des condisciples hostiles, des courses s'organisent à l'instar de celles que décrit le journal L'Auto. Justin va voir courir Michard sur un stade de banlieue. La gloire de Michard, son insignifiance à lui, l'écrasent. Les quatre garçons, qui rédigent un journal sportif consacré à leurs exploits, galopent chaque jour jusqu'à épuisement. C'est à ce moment que, du fait d'un camarade, Justin sombre dans la révélation de sa puberté. Il s'adonne aux excès coutumiers en pareille circonstance, tombe dans les derniers de la classe, ne peut plus courir avec Michard et se sent par-dessus tout en état de péché mortel. Il accomplit lentement, néanmoins, son redressement et devient même non sans vanité un bon élève. Trois années passent jusqu'à ce que les comptes rendus de rugby qu'il lit dans L'Auto lui redonnent en « philosophie » la passion du sport. Il décide d'aller en cachette au match France-Pays de Galles.

FRANCE-PAYS DE GALLES 1911

Pour Justin Gélino, adolescent sédentaire, accoutumé à ne faire seul dans Paris que quelques trajets bien connus, se rendre au Vélodrome du Parc des Princes équivalait à la plus hasardeuse aventure. Mais entreprendre cette expédition contre le gré de ses parents et trouver en soi-même assez de ressources pour s'arracher, sans le secours d'un compagnon, à tant d'années de soumission et de prudence, ajoutait terriblement à son trouble.

Armé de L'Auto, lu et relu, mais à vrai dire inépuisable, il était parti cependant sitôt après le déjeuner sous un prétexte quelconque. Avec quelle fièvre, cet adolescent, de la vie duquel l'imprévu



avait été de toute éternité banni, se hâtait-il vers le lieu de la révélation!

Burgun, blessé au genou, ne jouerait pas, non plus que Laterrade. Nos lignes arrières étaient mutilées et cette malchance l'élançait.

Depuis sa victoire sur l'Ecosse, l'équipe de France avait subi contre l'Angleterre, à Twickenham, une horrible déroute de trente-sept points à rien, et les espoirs insensés éveillés dans l'opinion par ce triomphe trop heureux du 2 janvier s'étaient effondrés d'un coup. Les journaux britanniques avaient même bien ri de l'outrecuidance gauloise.

C'est ainsi que Justin, si désireux qu'il fût d'applaudir en cet après-midi du mardi-gras à la réhabilitation de l'équipe de France, appréhendait avec un sens très juste de la situation les résultats du match qui allait opposer à la fameuse équipe de Galles, un quinze tricolore (pour la première fois, les Français joueraient en maillots bleus, culottes blanches et bas rouges) sur qui pesait le souvenir d'un écrasement aussi récent.

Les défenseurs du poireau, les maillots rouges frappés du *crest*, ces trois plumes d'autruche des vieilles armoiries de Wales, étaient alors au faite de la gloire. Des années durant, ils avaient remporté le tournoi des quatre nations. Seuls, ils avaient fait mordre la poussière à l'équipe de la Nouvelle-Zélande, lors de la tournée triomphale qu'elle avait faite en Europe. L'excellence et la beauté du jeu gallois étaient proverbiales. N'avait-il pas rénové, poussé à un degré de perfection jamais atteint la tactique des *lignes arrières*! Les joueurs du pays noir n'étaient-ils pas réputés pour ouvrir à outrance, partir à toute allure et exécuter

dans toutes les positions les *passes* les plus sèches et les plus déconcertantes! Leur vitesse, leur adresse de mains avaient maintes fois ridiculisé les lourds colosses d'Ecosse et d'Angleterre. En 1908, en 1909, en 1910 enfin, lors des trois premiers *matches* que nous eussions joués contre eux, n'avaient-ils pas collé à notre équipe ces *scores* infamants de 36 points à 4, de 47 points à 5 et de 49 points à 14!

Naturellement, cette incroyable agilité, ces renversements d'attaque, ces feintes, ces changements de pied, ces redoublements et ces retriplements de passes, enthousiasmaient l'esprit français épris depuis longtemps, en sport comme en toutes choses, plus de finesse que de force. Si présomptueux que cela fût, le rugby français naissant avait pris pour modèle le jeu gallois, et nombre d'équipes de clubs essayaient avec une candeur charmante de jouer, comme on disait « à la galloise ».

Sans concevoir tout ce qu'une telle méthode impliquait de sûreté dans le maniement du ballon, d'expérience, de cohésion, bref de maîtrise, ces joueurs novices, mémorialement dressés à acclamer la victoire de David sur Goliath, *courraient* sur leurs buts, rataient le ballon, *passaient* dans le vide ou se faisaient *intercepter*.

Galles était le pays des grands *trois-quarts* et des *grands demis* : des Gwyn Nicholls et des Gabe qui avaient pris leur retraite mais restaient légendaires, des Owen et des Trew qui seraient centre nous tout à l'heure. Les tenants du poireau comptaient encore dans leurs rangs, en cette année 1911, le plus fameux *arrière* : Bancroft, « le cordonnier de Swansea », le *back* dur comme un roc, aux coups de botte invraisemblables, vingt et une fois *international*, et qui réussissait des *buts sur coup franc* de la *ligne des cinquante*.

Mais il n'était plus temps de penser à cela. Sur le ciel gris, des nuages sombres couraient, poussés et déchiquetés par le vent, et une pluie fine piquait mille gouttelettes aux vitres du tramway Auteuil-Saint-Sulpice où Justin se répétait, pour se distraire, un peu de son angoisse : « *L'en-avant*, c'est quand un joueur lance le ballon à la main vers les buts adverses. Le *hors-jeu* ou *off-side* c'est quand un joueur se trouve entre le ballon et la ligne de but adverse. Dans cette situation, il n'a pas le droit de jouer, même si le ballon le dépasse d'arrière en avant, tant que le joueur ami qui a joué le ballon derrière lui, n'est pas parvenu à sa hauteur ou bien qu'un joueur ennemi n'a pas fait cinq pas ». Ou encore : « Voyons! il y a la *ligne des cinquante*, les deux lignes des *vingt-deux*, les deux lignes de but et les lignes de *ballon mort* ».

A la porte d'Auteuil, il se mêla en descendant du tramway, à des bandes de gens agités qui filaient vers la barrière et d'où partaient incessamment des cris d'appel et des sifflets. La plupart

avait à la main L'Auto plié ou froissé, ou bien le journal jaune, ce signe de ralliement, dépassait d'une poche de leur pardessus. La tache rose de L'Echo des Sports bien connu également de Justin, décorait quelques autres et beaucoup portaient des vêtements modestes : des imperméables, des chapeaux mous, même des casquettes. Tous étaient jeunes, souvent même très jeunes et parmi eux ne se trouvait, pour ainsi dire, aucune femme. Ils marchaient, précipitamment, sans souci de la pluie et de la boue, et ils aimaient à sauter d'une belle détente par-dessus les flaques. Ils se faufilaient, se dépassaient les uns les autres. Par deux, par trois, ils se hélèrent, se prenaient à témoin, causaient avec des gestes saccadés, des roulements d'épaules ou de brusques coups de jarrets qui trahissaient leur fièvre ; ou bien ils fondaient, solitaires, la tête basse et les yeux fixes, les deux mains enfoncées dans les poches. L'accent méridional, que Justin trouvait vulgaire, chantait de toutes parts.

— Pêchère! Si le Failliot déboûle!

Quoique tout le séparât de ces gens et qu'il en conçût même un certain malaise, Justin ressentait à leur contact un sentiment étrange d'assurance et d'exaltation. Vivifié, il se coulait parmi eux et se laissait porter.

La route qui descendait le long des fortifications vers le vélodrome, était noire de monde sur toute sa longueur. Sans cesse, cette foule s'écartait pour laisser passer dans un tintamarre de ferraille et de cloche, des tramways bondés qu'elle saluait de lazzi. Bientôt un remblai circulaire, bordé d'une palissade grise, apparut à Justin. A gauche, un chemin se détachait de la route qui tournait à droite, et le flot se divisait. Des écriteaux surmontés de flèches indicatrices étaient cloués à la palissade. Justin, qui les guettait, lut sur celui de gauche, le mot « Populaires » et sur celui de droite les mots « Secondes » et « Pesage ». Il prit à droite, car, de même que sa famille voyageait en seconde classe, il avait décidé de prendre des places de « seconde ». Cela coûtait trois francs, une somme. Mais que n'eût-il pas donné ce jour-là pour assouvir son désir!

L'enceinte en pente des « secondes » était à moitié garnie de spectateurs, quand Justin y déboucha, aussi curieux qu'inquiet.

Sous un ciel immense et balayé et, malgré les nuées, mille fois plus lumineux que la terre, béait une cuve ovale et sombre qui semblait petite malgré ses vastes proportions. L'herbe du *ground*, la foule accrochée à droite, à gauche et en face aux flancs de cette cuve, la piste de ciment, relevée à chaque extrémité en un virage à pic surmonté de réclames voyantes, tous ces détails confusément entrevus par un adolescent bousculé et bouleversé, s'effaçaient au profit du ciel libre tout parcouru de vent. Mesquinement talonné par le désir de se

(1) Voir notre N° 57, le précédent chapitre : Les Barres.